

NOUVELLE LUNE

G. Gustavo de Grivelle et sa jeune femme achevaient de déjeuner.

Après avoir servi le café et jeté un coup d'oeil sur la table afin de s'assurer que rien n'y manquait, le valet de chambre venait de se retirer.

On était à la fin d'avril; les fenêtres de la salle à manger restées ouvertes, laissaient pénétrer à l'intérieur les parfums des premières fleurs.

Un rayon de soleil se faufilait sournoisement dans le jardin à travers les branches des lilas et des seringat, et faisait ressortir chaque bourgeois vert à un bouquet de topazes.

En même temps, une brise indiscrète s'égarait dans la salle à manger et s'amusa à badiner avec quelques cheveux fins sur le cou et le front de Mme de Grivelle.

Le repas avait été silencieux, presque triste. M. de Grivelle voyait sa femme rêveuse et distraite, et s'évertuait en vain à deviner l'objet de ses préoccupations.

Mme de Grivelle avait complètement changé d'humeur; le mari s'inquiétait. Il aurait bien voulu se montrer jaloux; mais de quoi? d'une idée, d'un caprice peut-être. Etait-ce possible? Il pensa, avec raison, qu'il n'avait d'autre droit que celui de s'étonner d'une chose tout à fait anormale.

Par quelques fines plaisanteries, affectueuses toujours, il essaya d'amener à diverses reprises un sourire sur les lèvres de sa femme; mais elle resta insensible à ses provocations. C'est à peine si elle jeta sur lui, à la dérobée, un ou deux regards sans éclat.

— Ma chère amie, veux-tu me permettre de t'écarter ton café? demanda M. de Grivelle de sa voix la plus harmonieuse.

— Si vous le voulez, répondit la jeune femme.

— Quel ton solennel!... vous êtes bien triste ce matin, savez-vous malade?

— Non.

— Alors vous êtes contrariée?

— Pas davantage.

— Je veux bien le croire. Convenez cependant, ma chère Julie, que vous me montrez un visage peu gracieux, reprit M. de Grivelle en souriant.

La jeune femme garda ses yeux baissés et ne répondit point.

— Vous me boudez, cela est évident, continua le mari, et vous n'êtes pas fâchée à agir ainsi, raison, je me demande comment j'ai pu avoir la maladresse de vous déplaire. Voyons, dites de quel suis-je coupable? ou quel est mon crime?

Ces paroles restèrent encore sans réponse.

M. de Grivelle ne put, retenir un léger mouvement de dépit; mais il reprit bientôt avec son meilleur sourire:

— Voulez-vous voir une promenade au bois? Je vais donner l'ordre d'atteler.

— Non, merci.

— Mademoiselle Krauss chante ce soir, désirez-vous votre loge à l'Opéra?

— L'Opéra m'ennuie.

— Je vous conduirai à la Comédie-Française: on donne la *Fille de Roland*, le beau drame de M. Henri de Bornier.

— J'ai vu cette pièce déjà deux fois.

— Vous préférez peut-être le spectacle en plein air de maître Guignon, reprit M. de Grivelle d'un ton moqué railleur moitié sérieux; les enfants s'amusaient beaucoup aux farces d'Arlequin et de son seigneur Poichinelle.

La jeune femme se hasarda à regarder son mari, croyant sans doute lui voir un visage mécontent.

— Enfin s'écria M. de Grivelle, vous daignez me faire vos beaux yeux? C'est une faveur dont je vous tiendrai compte, ma chère Julie; elle devient si rare que vous la rendez précieuse.

Un sourire à peine marqué glissa sur les lèvres de la jeune femme.

Elle se leva et passa dans un petit salon où son mari la suivit.

Elle prit un livre et s'assit sur une causeuse et parut lire très attentivement, tout en chiffonnant le ruban de sa ceinture, ce qui est toujours l'indice d'une préoccupation sérieuse chez la femme.

Quant à M. de Grivelle, il fit deux ou trois fois le tour du salon, se mit à la fenêtre, regarda un usage blanc couvrir de ciel bleu roula une cigarette qu'il obéit à allumer, et finit par s'asseoir en face de sa femme, un journal dans les mains.

— Est-ce que vous n'avez personne à voir aujourd'hui demanda au bout d'un instant Mme de Grivelle.

— Pas du tout, mais...

— Mais vous seriez enchantée que je m'en alassse, dit M. de Grivelle en se levant. J'aurais dû m'apercevoir plutôt que ma présence vous est désagréable.

Cette fois le mari était à bout de patience; il ne riait plus.

La plupart des jeunes femmes que je connais, se dit-il, quand il fut sorti du salon, ont à leur service des mignones et des nerfs pour faire enrager leurs maris; la mienne aura des caprices, ce qui ne vaut assurément pas mieux. Mais, puisqu'il faut en passer par là, on tâchera de s'y habituer.

Il fit seller un de ses plus beaux chevaux anglais pur sang, sortit de son hôtel situé, nous ne l'avons pas encore dit, rue d'Angoulême-Saint-Honoré, gagna les Champs-Élysées et monta au petit trot la magnifique avenue.

M. Gustavo de Grivelle n'était pas le cavalier le moins remarquable qu'on pût rencontrer sur le chemin du bois; les dames de sa connaissance lui souriaient comme à un homme dont on aime à attirer les regards.

Yrament, le bonheur lui va bien, dit ce jour-là le comte de Fesne à son amie Mme de Villebon; j'ai rarement vu un homme de trente-cinq ans aussi parfait. Il reste jeune à l'âge ou tant d'autres sont déjà vieux. Son esprit et son amabilité lui obtiennent toutes les sympathies. On dit que sa jeune femme l'adore et que la belle barbe noire de M. de Grivelle a été pour quelque chose dans ce mariage d'amour.

— Je ne sais quel point on peut aimer une barbe, ajouta la comtesse en riant, mais M. de Grivelle pourrait encore être fort bien sans cela.

Arrivé au rond-point de l'Étoile, M. de Grivelle descendit au galop l'avenue de la Grande-Armée, jusqu'à la porte Maillot.

Pourquoi prit-il cette route si peu fréquentée maintenant par les promeneurs du bois de Boulogne? En voyant le usage qui observait son front on aurait compris qu'il cherchait à s'isoler.

En ce moment M. de Grivelle ne tenait pas le moins du monde à justifier la bonne opinion que la comtesse de Fesne avait de lui et de son caractère. La façon singulière dont sa femme l'avait traitée le matin l'occupait beaucoup plus qu'il n'aurait voulu. Il mettait son esprit à la torture pour découvrir la cause de ce changement aussi étrange qu'imprévu.

Décidément, se dit-il, je me livre à un travail surhumain auquel je me vois forcé de renoncer. J'aurais plus vite fait de déchiffrer les hiéroglyphes de toutes les pierres de Loudsor. Oh! les femmes... elles se ressemblent toutes: on croit en posséder une tout entière, qu'on la tient à peine par le bout du doigt. En elles se cache l'énigme railleuse dont on ne trouve jamais la mot. Je voudrais bien qu'on m'en montrât une seule dont le cœur ait été occupé, pendant une heure seulement, exclusivement par la même pensée.

M. de Grivelle avait laissé à son cheval le soin de le conduire, et, comme s'il eût deviné les intentions de son maître, l'animal avait pris l'allée la plus déserte du bois.

— Cependant, reprit le mari de plus en plus soucieux, il y a quelques jours elle semblait être heureuse, elle était d'une humeur charmante; elle riait, me parlait, son regard cherchait le mien; elle me voulait toujours près d'elle... Certes, elle n'aurait pas permis que je fisse sans elle une promenade au bois! Aujourd'hui ce n'est plus cela... je suis sorti seul par sa volonté; je puis même dire qu'elle m'a ordonné de la laisser seule... Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce assez incompréhensible!... Pourtant il faut qu'il y ait un motif. Lequel?

Aurait-elle curieusement fouillée dans mon passé? Les femmes sont jalouses même de ce qui est mort.

Quelle pensée! Mais non c'est impossible; elle n'a jamais quitté sa mère avant de me connaître, elle n'a pu en aimer un autre. D'ailleurs, on ne la pas contrainte à m'épouser... au contraire.

Jusqu'à ce jour j'ai pu croire que ma femme m'avait épousé par amour, s'il n'en était rien? On a vu de jeunes filles se marier pour échapper à l'annui, d'autres pour porter de riches toilettes, des diamants, pour jouir d'une plus grande liberté, beaucoup par curiosité et d'autres encore par dépit, pour se venger d'un ingrat.

Trois mois, six mois se sont écoulés; il n'est pas revenu. Alors, on devient triste, en vers de larmes, qu'on cache à tous les yeux le jeune homme brun ou blond est un affreux ingrat... on se venge de son indifférence, de son oubli. Sur les entretiens on parti se présente et l'on se marie par dépit.

Mais l'hiver revient, M. Arthur aussi; comme l'année précédente, on se reconnoît dans une soirée etc...

M. de Grivelle s'interrompit tout à coup, son visage était devenu très pâle, une griffe de fer semblait lui serrer le cœur. Par un singulier caprice de la pensée, il venait de mettre sa femme à la place de Mademoiselle Trois-Étoiles et de s'imaginer que M. Arthur devait être un jeune attaché d'ambassade avec qui elle avait dans quelques jours auparavant dans le salon d'une amie.

Il arrêta si brusquement son cheval, que la bête étonnée recula de quatre pas, en pliant sur ses jarrets. Deux coups d'éperons le relevèrent; elle bondit en avant et s'élança ventre à terre dans la direction de Paris.

Dix minutes plus tard, M. de Grivelle rentrait dans la cour de son hôtel; il sauta à terre, se fit la bride du cheval dans les mains d'un domestique et se dirigea vers les appartements de Mme de Grivelle. La femme de chambre se trouva sur son passage.

— Madame, vous n'êtes-elle dit à quelle heure elle rentrerait? lui demanda-t-elle.

— Mais, monsieur, madame n'est pas sortie.

— Elle n'est pas sortie... répéta M. de Grivelle, qui s'était mis dans la tête le contraire. C'est juste, reprit-il aussitôt, madame ne devait pas sortir, car elle attendait une visite. La personne est-elle venue?

— Madame n'a reçu personne aujourd'hui.

— Vous en êtes sûre? insista M. de Grivelle, en regardant fixement la camériste.

— Je n'ai pas quitté l'antichambre monsieur.

M. de Grivelle se sentit débarrassé d'un poids énorme qui pesait sur sa poitrine, il respira plus à l'aise. S'il l'eût osé il aurait embrassé la femme de chambre.

— J'ai eu un accès de jalousie, se dit-il; heureusement le voilà passé, n'y pensons plus.

Sa physionomie changea subitement; de sombre elle devint souriante, et il prit son air le plus gracieux pour entrer chez sa femme.

Mme de Grivelle était à demi couchée sur la causeuse où son mari l'avait laissée, la même tristesse vague indéfinissable, était répandue sur ses traits, et elle tenait encore dans sa main le même livre; il est vrai que depuis une heure il était ouvert aux mêmes pages.

L'entrée de M. de Grivelle la tira de sa rêverie. — Déjà de retour? dit-elle sans paraître ni satisfaite, ni contrariée.

Ces trois mots tombèrent sur le cœur du mari comme un énorme glaçon.

— Vous me faites-là un étrange accueil, répondit-il sèchement; de reste rien ne doit plus me surprendre de votre part; puisque la solitude vous est devenue si chère, madame, restez donc seule.

Il n'eut pas le temps d'ajouter la colère qui, depuis le matin, grondait sourdement dans sa tête, il sortit en fermant violemment la porte sur lui.

— Il y a pourtant des imbéciles qui osent affirmer que la lune de miel dure des années entières, quelquefois toujours, se dit-il en marchant à grands pas dans sa chambre; eh bien voilà quatre mois à peine que je suis marié, et une nouvelle lune commence... Si dès le premier quartier, les nuages s'amoncellent, avant le dernier la tempête éclatera.

La lune de miel... Ah! ah! ah! fit-il avec un rire amer, charmante métaphore de Messieurs les poètes! Ils désignent ainsi les enchantements, les joies des premiers temps du mariage. Révérie, fiction... Apôtres de la morale, philosophes humanitaires, vous voudriez que tout fut parfait dans ce monde; c'est bien, je le désire comme vous. En attendant, nous restons ce que nous sommes, ni meilleurs ni plus mauvais; c'est toujours la lutte éternelle du bien et du mal. Vous blâmez ces mariages dits d'intérêt ou de convenance, pourquoi puis-je ceux qui se font par affection, basés sur une estime réciproque que nous n'avons pas l'un pour l'autre.

Décidément il y avait nouvelle lune.

— Enfi, tu es satisfaite?

— Très satisfaite, chère mère.

— Et tu ne désires rien?

— Rien. Du moins pour le présent.

— Donc, tu es heureuse?

— Absolument.

— Tu ne trouves rien à te reprocher envers lui?

— Pourquoi me faites-vous ces questions? Est-ce que mon mari...

— Ma chère mignonne, M. de Grivelle est imaginé, à tort ou à raison, que tu l'aimais moins.

— Il croit cela, mais il se trompe, ma mère il se trompe! s'écria la jeune femme avec des larmes dans les yeux.

— J'en suis persuadée, mon cher trésor; mais j'ai en M. de Grivelle une grande confiance: esprit juste et délicat, il ne hasarderait pas sans raison un jugement téméraire. Voyons j'y aurai-il pas eu entre vous une petite querelle?

— Oui, il y a plusieurs jours, mais de peu.

Le ciel de votre bonheur ne s'est plus obscurci.

— Je m'efforce de plaire à mon mari, de lui être agréable en tout. Si vous saviez comme un rien le contrarie... S'il ne me voit pas rire, s'il n'entend pas ma voix, il est soucieux, que je garde le silence ou que je baisse les yeux, cela lui porte ombrage. Il est vrai que son mécontentement dure peu; un regard affectueux un mot de tendresse suffisent pour le dissiper.

— Cependant, depuis quelques jours, il est inquiet, malheureux; ne t'en es-tu pas aperçue?

— Si je croyais que cette inquiétude fut sérieuse, cela me ferait beaucoup de peine. Mais rassurez-vous, ma bonne mère M. de Grivelle aura eu un mauvais rêve; je serais bien maladroite si je ne parvenais pas à le lui persuader.

— Allons, je vois que tout ira bien, dit la mère en souriant.

Elle embrassa la jeune femme et la quitta en lui renouvelant quelques conseils affectueux.

Elle trouva chez elle en rentrant son genre qu'elle attendait avec impatience.

— Monsieur de Grivelle lui dit-elle avec une nuance d'ironie, vous n'êtes qu'un grand enfant; rien ne justifie vos appréhensions. En vérité, je ne sais de quel vous plaindre, à moins que ce ne soit d'avoir une femme charmante qui vous adore.

— Mais, madame...

— Votre tête se plat à forger des chimères, monsieur de Grivelle; j'ai causé longuement avec ma fille: vous m'accordez n'est-ce pas, que la jeune femme est un peu maigre?

— Eh bien, je l'ai trouvée telle que j'ai toujours vue; elle n'a même pas compris ce que je voulais lui dire.

— Elle a vu votre cachet son secret, voilà tout, dit M. de Grivelle peu convaincu.

— Est-ce qu'une fille a des secrets pour sa mère?

— Permettez-moi de le croire madame.

— Je sais comment j'ai élevé Julie, Monsieur; je possède toute sa confiance, elle n'aura jamais rien de caché pour sa mère.

M. de Grivelle dissimula sa vive contrariété. — En ce cas, madame, dit-il, je suis forcé de croire à mon inexpérience; il me reste à regretter mon erreur et à rire de ma sottise.

— Et à vous laisser aimer tranquillement mon cher genou.

Il sourit amèrement. N'ayant plus rien à dire, il prit congé de sa belle-mère.

IV

— Ainsi, je n'ai aucune raison de me plaindre, se dit-il en mettant le pied dans la rue, on me traite comme un petit garçon ou un malade.

Pendant près de deux heures il promena sa mauvaise humeur et ses tristes réflexions à travers les rues, et se décida à rentrer chez lui qu'à un moment du dîner.

Il s'étendit à un avalanche de reproches, et de récriminations de toutes sortes; rien de tout cela n'arriva. La jeune femme affecta une grande gaieté et se fit gracieusement intention.

— C'est de plus en plus incompréhensible, pensait M. de Grivelle; décidément, nous jouons ici un acte de comédie.

Il sortit dans la soirée et alla à son cercle, où on ne le voyait presque plus. Il y resta jusqu'à une heure du matin. Il rentra pour se coucher. A neuf heures, le lendemain, il dormait encore.

Mme de Grivelle était levée depuis longtemps. Elle avait mis son vêtement du matin le plus coquet: un peignoir de mousseline garni de valenciennes, bouillonné avec des rubans mauves; ce peignoir s'ouvrait d'une façon gracieuse la poitrine du blanc-bleu d'abêt, se s'empara chasteusement sous les dentelles.

Elle n'avait pas sonné sa femme de chambre; elle s'était coiffée avec une coquetterie exquise. Elle avait un petit air de fierté et d'audace; sa solution qui lui allait à ravir.

— Sa main mignonne s'empara d'une forte paire de ciseaux.

Elle sortit de sa chambre sans bruit, traversa un cabinet de toilette, en posant à peine ses pieds légers sur le tapis, et écouta un instant à une porte, qu'elle ouvrit ensuite doucement.

Elle était dans la chambre de son mari. Elle s'approcha d'il le regard étincelant, relevant sa suspension, et considéra pendant quelques secondes la belle figure de M. de Grivelle endormi.

— La main qui tenait les ciseaux se mit à trembler très fort; mais l'instrument s'avança, vers le visage du dormeur, ouvert et menaçant...

— Elle se reforma, une partie de la barbe du mari tomba sur l'oreiller.

M. de Grivelle ouvrit les yeux porta vivement la main à sa joue, et après sa femme un regard plus étouffé encore qu'il lui fit.

Les ciseaux s'échappèrent; des mains de Mme de Grivelle qui, aussitôt éclata en sanglots.

— Pardonne-moi, mon ami, pardonne-moi mais depuis quinze jours le désir de couper ta barbe me n'a pas quittée un instant.

— Est-ce possible? s'écria M. de Grivelle, et c'est pour ça que tu étais préoccupée, accablée de tristesse... Ma chère Julie, si je l'eusse deviné, dès le premier jour j'aurais fait volontiers ce sacrifice nécessaire à ton repos. Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit? Je savais combien tu tenais à ta barbe; et puis, je trouvais cette idée si singulière, si ridicule... je n'ai pas osé.

A ce moment la mère de Mme de Grivelle se montra sur le seuil de la chambre et surprit les jeunes époux dans les bras l'un de l'autre.

— Eh bien, monsieur mon genou, dit-elle n'avais-je pas raison hier.

— Peut-être chère mère, répondit M. de Grivelle.

Il ramassa une poignée de sa barbe et le montrant à sa belle-mère:

— Une jeune femme peut avoir des secrets pour sa mère, dit-il en souriant; voilà le secret de Julie.

La vieille dame regarda tout à tour sa fille et son genou, puis parut d'un joyeux éclat de rire.

— Monsieur de Grivelle, reprit-elle, le secret de Julie a besoin de vous être expliqué: Vous pouvez acheter une layette et un berceau!

E. RICHEBOURG.

On reçoit dans les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX des annonces et insertions de tous genres, pour tous les journaux du Nord, de Paris, du reste de la France et de l'étranger, sans aucune augmentation de prix.

Pour extrait dudit acte de sociétés dont un double a été déposé le 25 mai 1889 aux greffes du tribunal de commerce de Roubaix et de la justice de paix du canton-est de la dite ville.

OU DESIRE LOUER à Roubaix un local pour atelier avec force motrice. Réponse au bureau du journal, aux initiales X. Y. 19565

DEMANDES & OFFRES D'EMPLOI

AVIS DE LA DIRECTION DU JOURNAL

CEBRE DE NORMANDIE

Coulon-Cuvellier

GOUVERNANTE

EMPLOI

COMMISSIONNAIRE

AVIS DIVERS

CARRELAGES CERAMIQUES

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

AVIS DIVERS

PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE

LA PHOTOGRAPHIE